ne s'y fait plus sentir ; mais, quoique des empereurs aient transformé en lois de l'empire les décisions des conciles, il reste encore dans les esprits un levain de paganisme qui fermente surtout à partir de Julien l'Apostat, et la gnosticisme, aidé du néoplatonisme, amène des luttes fameuses de paroles et d'écrits. La troisième période, qui commence avec l'hégire et va jusqu'à l'époque où les Arabes enseignèrent la philosophie d'Aristote aux Occidentaux, ne présente pas le dogme aux prises avec des croyances opposées ; le triomphe du mahométisme n'amène pas de changements graves dans le domaine des doctrines ; mais, au sein même de la religion catholique, chaque question devient matière à examen, à démonstration, avec un luxe d'arguties minutieuses qui amènent le trouble et le chaos dans la chaire et dans l'enseignement.

La quatrième période de la *dogmatique* allait porter la lumière et l'ordre au milieu de cette confusion ; elle s'étend du XIIe au XVIe siècle ; c'est le règne d'Aristote et de la scolastique. Pierre Lombard écrit ses *Sentences*, et, bien que cet ouvrage soit seulement un recueil de décisions empruntées aux Pères de l'Église, il mérite la reconnaissance universelle des théologiens pour la méthode et la clarté qui distinguent son œuvre. Les quatre livres dont elle se compose ont pour titre : *Dieu*, les *Créatures*, les *Sacrements de l'ancienne loi*, les *Sacrements de la nouvelle loi*. Toute question théologique peut aisément trouver sa place dans l'un de ces quatre livres. L'ouvrage de Pierre Lombard répondait donc aux premiers besoins de l'époque pour l'étude des dogmes, au besoin de la méthode ; aussi fut-il accueilli comme un chef-d'œuvre dans toutes les écoles, et l'ancienne Université de Paris en fit longtemps l'objet d'un enseignement spécial. Cent ans plus tard, un homme d'un puissant génie, saint Thomas d'Aquin, composa la *Somme théologique*, ouvrage immense, résumé substantiel et lumineux de toute la science *dogmatique*. Il y étudiait, dans la première partie, l'ensemble des êtres ; dans la seconde, les facultés de l'homme ; dans la troisième, Jésus-Christ, la rédemption et les sacrements. A la suite de chaque théorème sont rangées les difficultés qu'il soulève, puis la solution de ces difficultés avec les preuves tirées de l'Écriture, de la tradition et de la raison théologique. Pendant cinq siècles, la *Somme* de saint Thomas fut le guide des maîtres et des élèves.

Avec le XVIe siècle commença une nouvelle période pour la *dogmatique*, aux prises avec la Réforme. Les écrivains catholiques combattirent la nouvelle doctrine de leur plume, tandis que les gouvernements la combattaient par les armes, et le concile de Trente, après avoir fixé les dogmes, fit rédiger le catéchisme qui porte son nom, dans le but de donner un formulaire clair et simple des vérités catholiques. En 1644, le P. Petau publia le premier volume ses *Dogmata theologica* (5 vol. in-fol.), où, laissant de côté la forme scolastique et les subtilités de l'école, il remontait aux écrits des Pères ; une érudition profonde lui permit d'ajouter à ce témoignage ceux de l'histoire, de la philosophie, les langues et de l'archéologie. Un style orné et cicéronien répandit de l'agrément sur ces matières arides, et il mérita d'être appelé par Muratori « le restaurateur de la théologie dogmatique. » Le P. Thomassin, qui publia aussi, après le P. Petau, des *Dogmata theologica* (1680-1689, 3 vol. in-fol.), sans égaler pour l'étendue du savoir, la hauteur des vues et le talent du style son prédécesseur, passe pour avoir pénétré plus avant que lui dans ce que les mystères ont de plus caché et de plus relevé. A la même époque, Bossuet combattait les protestants dans son *Histoire des variations*, Arnauld, la doctrine catholique s'affirmait au XVIIe siècle par d'importants et remarquables ouvrages, que nous ne retrouvons plus dans les temps plus rapprochés de nous. Cependant, on a, avec raison, assigné à l'histoire du dogmatisme catholique une sixième période commençant avec Voltaire et les encyclopédistes, et se poursuivant dans notre siècle au milieu des idées nouvelles qui chaque jour heurtent la discipline et le dogme de l'Église. On voit l'Église elle-même saisissant les conquêtes de l'esprit nouveau sur son pouvoir temporel, et ne craignant pas de modifier sa constitution intérieure par l'adoption de nouveaux dogmes que n'a pas sanctionnés la réunion d'un concile. Dans ce trouble et cet enfantement rapide de faits et de questions, il semble qu'un livre *dogmatique* eût dû se produire, comparable aux anciens. Cependant, à part les *Œuvres dogmatiques* de saint Alphonse de Liguori, le *Dictionnaire théologique* de Bergier, la *Théologie dogmatique* du P. Perrone, œuvres estimables, mais secondaires, il n'a paru, depuis cent ans, sur ce sujet, que des brochures, des remarques partielles ou des libelles passionnés. La science dogmatique s'est réfugiée chez les protestants d'Allemagne.

— Méd. V. DOGMATISME.

— Bibliogr. *Questions que fit Adrien empereur à un enfant* (vers 1480, in-4°) ; *Quatre institutions fidèles pour les simples et les rudes* (sans lieu ni date, in-8° goth.) ; *Jo. Gerson opus tripartitum...* (vers 1470) ; le *Miroir de l'âme*, par le même ; le *Lucidaire*, en françois (vers 1480, in-fol.) ; *Catéchisme ou Sommaire de la doctrine chrétienne* (Anvers, 1557, in-16) ; *Catechismus ex decreto concilii Tridentini* (Rome, 1566, in-fol.) ; *the Catechism...*, by John Hamilton, archbishop of Sanct-Androus (at Sanct-Androus, 1552, in-4°) ; *D. P. Canisii institutiones christianæ* (Antuerpiæ, 1589, pet. in-8°) ; *Petit catéchisme*, par Edm. Auger (Paris, 1587, in-16) ; *Catéchisme royal*, par L. Richeomme (Lyon, 1607, in-12) ; Fr.-Aimé Pouget, *Institutiones catholicæ* (Paris, 1725, 2 vol. in-fol.) ; *the Catechisme de Montpellier*, corrigé par Berger de Charency (Toulouse, 1748, 3 vol. in-12 ; ou Lyon, 1823, 5 vol. in-12) ; *Réfutation du Catéchisme de P. Ferry...*, par Bossuet (Metz, 1655, in-4°) ; *Catéchisme de Meaux*, par Bossuet (Paris, 1687, in-12) ; *Catéchisme ou Abrégé de la doctrine chrétienne, à l'usage du diocèse de Bourges*, par J. Trotté de La Chétardie (Paris, 1707, in-4°, ou 1708, 4 vol. in-8°, ou nouv. édit., 3 vol. in-8° et aussi 3 vol. in-12) ; *Catéchisme historique*, par Fleury (Paris, 1690, 2 vol. in-12, fig.) ; le *Christianisme présenté aux hommes du monde*, par Fénelon, ouvrage recueilli et mis en ordre par l'abbé Dupanloup ; 2e édition (Paris, Devarenne, 1855, 3 vol. in-18) ; *Exposition de la doctrine chrétienne*, par le P. Bougeant (Paris, 1741, in-4°, ou 4 vol. in-12) ; *Explication des vérités de la religion chrétienne*, par Collot (Paris, 1804, in-8°) ; les *Fondements de la foi, mis à la portée de toutes sortes de personnes*, par l'abbé Aymé (Paris, 1775, 2 vol. in-12) ; *Explication historique, dogmatique et morale de toute la doctrine chrétienne et catholique contenue dans l'ancien catéchisme de Genève*, par l'abbé Duclot ; nouvelle édition, corrigée et augmentée (Lyon, 1828, 7 vol. in-8° ; autre édition en 4 vol. in-8°) ; *Catéchisme de persévérance*, ou *Exposé historique, dogmatique, moral et liturgique de la religion, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours*, par l'abbé J. Gaume ; 8e édition (Paris, Gaume frères, 1862, 8 vol. in-8°).

Dogmatique chrétienne dans son développement historique et sa lutte avec la société moderne (La), par Edmond Scherer, ancien pasteur, français. Dans l'auteur de la *Vie de Jésus* (1841). Dans ce livre, l'auteur revient de l'idée qu'il avait exprimée d'abord sur le *culte du génie*. Pour lui, Jésus n'avait été qu'un homme de génie comme Homère, Moïse, César ou Raphaël. Cependant il accordait que, la religion étant la plus haute spéculation de l'esprit humain et Jésus s'étant distingué dans cette science, il se trouvait être par conséquent supérieur à tous les autres hommes de génie. Cette manière de voir devint une affaire de mode en Allemagne, et fit pendant longtemps le succès du docteur. Dans sa *Dogmatique*, Strauss établit la théorie de la transformation des dogmes selon l'esprit et les lumières de l'époque. Jouffroy s'est inspiré de la même idée dans son fameux article du *Globe* intitulé : *Comment les dogmes finissent*. Seulement, dans la *Dogmatique* de Strauss, les dogmes ne paraissaient pas ; ils se transformaient en d'autres dogmes suivant les progrès de la philosophie. Tout d'abord, le dogme n'a été qu'une conception naïve et crédule, dont l'Église a fait un symbole. Ce symbole, déjà plus intelligent que la superstition première, puisqu'il la résume en un principe supérieur, est à son tour remplacé par la critique et devient en se spiritualisant et en s'épurant de plus en plus, une science qui est la *dogmatique*. Mais celle-ci subit à son tour un examen critique, qui la transforme en nouveau en une spéculation purement philosophique. Ainsi, dans l'esprit du docteur Strauss, le dogme et la spéculation sont séparés par une limite bien tranchée, ce qui n'empêche pas ce savant de reconnaître que la raison répand aussi sa semence sur le terrain de la religion, et que si la raison et l'Église se sont toujours combattues, elles ne l'ont fait en définitive qu'au profit de la vérité.

DOGMATIQUEMENT adv. (do-gma-ti-ke-man — rad. *dogmatique*). D'une manière dogmatique, en procédant par affirmation : *Comme tous les précédents, il a écrit dogmatiquement, il procède* DOGMATIQUEMENT. (Cormen.)

— D'une manière décisive, avec un ton tranchant : *Les savants voudraient bien s'attribuer, en cette qualité, le droit de parler* DOGMATIQUEMENT *de toutes choses*. (Nicole.)

DOGMATISATION s. f. (do-gma-ti-za-si-on — rad. *dogmatiser*). Action d'ériger en dogme ce qui n'était qu'une opinion théologique : *La* DOGMATISATION *de l'Immaculée Conception ne date que de quelques années. L'infaillibilité du pape est en voie de* DOGMATISATION.

— **Encycl.** V. DOGME, DOGMATIQUE et DOGMATISME.

DOGMATISÉ, ÉE (do-gma-ti-zé) part. passé du v. Dogmatiser. Mis sous forme dogmatique : *C'est avec une seule idée adroitement choisie, travaillée,* DOGMATISÉE *et reproduite sous toutes sortes de formes, qu'on entraîne des auditeurs plus ou moins distraits.* (Cormen.)

DOGMATISER v. n. ou intr. (do-gma-ti-zé — rad. *dogme*). Discuter, établir, enseigner des dogmes : *Jean Hus commença à* DOGMATISER *en* 1407. (De Bonald.) *Il serait vraiment trop commode de* DOGMATISER *et de se gouverner ou de gouverner les autres, si l'on n'avait pas à compter avec le sentiment.* (E. Bersot.)

— Parler, écrire sur un ton dogmatique, décisif, impérieux : *Il ne s'agit pas ici de* DOGMATISER, *mais de s'expliquer*. DOGMATISEZ, *commandez-nous, décidez-vous, soyez absolu, prenez parti.* (Fr. Chasles.)

— Fig. Recommander, appuyer certaines doctrines, certaines opinions : *Une société avancée, où les forces de l'esprit sont aussi décloisonnées que les forces physiques, n'est jamais troublée que par des passions qui* DOGMATISENT. (De Bonald.)

— v. a. ou tr. Prêcher, préconiser, recommander :

J'ai dogmatisé l'inconstance
Et prêché l'infidélité. CHAULIEU.

DOGMATISEUR s. m. (do-gma-ti-zeur — rad. *dogmatiser*). Homme qui aime à prendre le ton dogmatique : *Je hais les* DOGMATISEURS.

DOGMATISME s. m. (do-gma-ti-sme — rad. *dogmatiser*). Philosophie dogmatique, qui admet la certitude : *La foi dans la raison humaine pour toutes les choses dont la raison, dont les facultés humaines, en général, nous suggèrent l'idée, voilà ce qui constitue le* DOGMATISME. (Franck.) *Le scepticisme est pour tout* DOGMATISME *un adversaire indispensable.* (V. Cousin.) *L'histoire nous montre partout cette lutte du* DOGMATISME *et du scepticisme.* (J. Simon.)

— Par ext. Disposition à croire, à affirmer : *Le* DOGMATISME *n'est pas toujours le faible des ignorants : la foi était conservateur par* DOGMATISME, *libéral par conviction.* (La Guéronnière.) ‖ Affirmations données sur un ton décisif et tranchant : *Le livre des Ruines est plein d'un* DOGMATISME *négatif et d'affirmations scientifiques.* (Ste-Beuve.)

— Méd. Système de médecine purement rationnel et restant en dehors de l'expérience et de l'observation : *La médecine a rejeté son* DOGMATISME *et soumis au contrôle de la méthode expérimentale ses traditions les plus chères.* (F. Pillon.)

— **Antonymes.** Pyrrhonisme, scepticisme.

— **Encycl.** Philos. Avant d'entreprendre une discussion sur la nature des choses qu'il a le désir de connaître, l'homme doit d'abord savoir si la connaissance elle-même, et, par conséquent, si la science est possible, si son esprit peut atteindre la vérité. C'est précisément ce qu'affirment les dogmatistes.

La question, en effet, est résolue de trois façons différentes. Les uns veulent que la vérité se dérobe éternellement à nos recherches, qu'il n'y ait pour nous aucun moyen de la discerner de l'erreur et que nous soyons condamnés à un doute universel et irrémédiable. C'est le sentiment qui a reçu le nom de *scepticisme*. Les autres pensent que la vérité n'est pas refusée à l'homme ; qu'il lui est donné, au contraire, de la puiser à sa source la plus élevée et la plus pure, mais à la condition qu'il renonce à lui-même et à l'usage de sa raison naturellement trompeuse, qu'il s'abandonne à une certaine inspiration ou intuition supérieure à la raison, qu'il se laisse entraîner ou absorber par ce mouvement intérieur, au point de perdre le sentiment de son existence et de s'anéantir en Dieu. Cette opinion, qui suppose la précédente et s'appuie en partie sur elle, a été appelée le *mysticisme*. D'autres sont pleins de confiance dans nos facultés intellectuelles, et croient qu'elles nous découvrent la vérité ; qu'elles nous savons nous en servir, c'est-à-dire quand nous les soumettons à certaines lois d'ordre, de méthode, de circonspection qui résultent de leur nature même. Cette foi dans la raison humaine, pour toutes les choses dont la raison, dont les facultés humaines nous suggèrent l'idée, voilà ce qui constitue le *dogmatisme*.

Pascal a très-bien caractérisé les partisans du *dogmatisme*, qu'il appelle les *dogmatistes*, et ceux du scepticisme, qui sont connus sous le nom de *pyrrhoniens*, quand il dit que les uns ont voulu ravir à l'homme toute connaissance de la vérité et que les autres tâchent de la lui assurer. C'est d'après cela qu'il met chacun dans la nécessité de choisir entre les uns et les autres. « Il faut que chacun prenne parti et se range nécessairement ou au *dogmatisme* ou au pyrrhonisme ; car qui pensera demeurer neutre serait pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme. » Le mysticisme cependant se distingue à la fois de scepticisme et du dogmatisme, quoiqu'il tienne de tous deux. Ainsi que le premier, il rejette le témoignage de la raison humaine, considérant la vie et la science comme un amas de ténèbres et il admet avec le second la certitude et l'existence de la vérité pour l'homme, mais il la cherche par une autre voie.

Afin de donner une idée complète du sujet, notre intention est de discuter ici, le plus brièvement qu'il nous sera possible, cette question du *dogmatisme* et du pyrrhonisme, c'est-à-dire la question de l'affirmation et il la négation philosophique, celle du doute et de la certitude.

Elle n'est point nouvelle, du reste, et, dans tous les temps, elle fut l'objet des plus curieuses et des plus ardentes investigations de l'esprit humain. Dès l'origine de la philosophie, c'est-à-dire depuis que les hommes réfléchissent sur eux-mêmes et sur les êtres qui les entourent, on s'est préoccupé des bases de nos connaissances ; car il y a là des difficultés sérieuses. La stérilité des travaux philosophiques n'a pas ralenti l'ardeur des recherches ; d'où il est manifeste que, dans le dernier terme de cette investigation, on voit un objet de la plus haute importance.

Ajoutons qu'il n'est point de sujet où l'esprit humain soit tombé en de plus nombreuses et de plus lamentables aberrations.

La question du *dogmatisme* et de la certitude embrasse, en quelque sorte, l'ensemble de la philosophie, c'est-à-dire tout ce que la raison peut concevoir sur Dieu, sur l'homme, sur l'univers. Ce n'est que le fondement de l'édifice scientifique, il est vrai ; mais, sur ce fondement, la raison établit le dessin tout entier avec ses lignes harmonieuses et grandioses.

D'ailleurs, de même qu'il importe d'agrandir la sphère de la science, il n'importe pas moins de connaître les limites au delà desquelles se cache l'inconnu. Ces limites, l'examen des questions relatives au *dogmatisme* les constate ou les pose, en nous faisant voir où sont la lumière et les ténèbres.

Si nous osons essayer d'approfondir ici la question du *dogmatisme*, ce n'est pas que nous méconnaissions les difficultés dont elle est hérissée ; mais les dissimuler, serait-ce les résoudre ? Nous pénétrerons dans le vif : c'est la première condition de toute analyse. L'entendement de l'homme ne perd rien à découvrir les limites qu'il ne peut dépasser. Cette découverte, au contraire, le grandit et le fortifie. Ainsi, le naturaliste que l'amour de la science a conduit dans les entrailles de la terre éprouve un mélange indéfinissable de terreur et de joie, lorsque, à la pâle lueur de sa lampe, il contemple les masses énormes et menaçantes qui pendent sur sa tête ou que, prêtant l'oreille, il entend sous ses pieds les mugissements sourds et lugubres de l'abîme.

N'y a-t-il point, d'ailleurs, en cette recherche un juste sujet d'orgueil ? Il n'est donné qu'à l'intelligence de s'étudier ainsi elle-même ; la pierre ne pourra point prendre conscience de sa chute ; la foudre calcine et pulvérise, elle ignore son redoutable pouvoir ; la fleur ne sait rien de sa grâce et de sa beauté ; l'animal suit ses instincts et ne les interprète pas ; seul, l'homme, organisation fragile, bientôt rendue à la poussière, porte en lui un esprit qui, non content d'embrasser le monde en ses vastes pensées, s'inquiète de se comprendre et se replie au dedans de lui-même comme dans un sanctuaire dont il est à la fois le prêtre et l'oracle.

Le *dogmatisme* ne saurait être l'objet d'une démonstration à part ; il est tout démontré lorsqu'on a établi le fait de la certitude, quand on a expliqué la nature de chacune de nos facultés, quand on a mis en évidence l'impossibilité du scepticisme et du pyrrhonisme absolus. Ce sont une suite nécessaire de ces premières démonstrations. Nous nous bornerons donc à exposer les principes du scepticisme qu'il professait : « Il est difficile de se dépouiller tout à fait de la nature humaine, » répondit le philosophe.

Ainsi donc, en bonne philosophie, l'existence de la certitude est hors de cause, et la question roule seulement sur les motifs qui la déterminent et sur les moyens de l'acquérir. C'est un patrimoine qui ne peut se perdre, voulût-on aliéner les titres qui nous en garantissent la propriété. « Je pense, je sens, je veux, j'ai un corps qui m'appartient, il est autour de moi d'autres corps semblables au mien, il existe un monde matériel : » affirmations que nul n'hésite à formuler. L'humanité, antérieure à tous les systèmes, a été de tout temps en possession de la certitude ; l'individu la possède au même titre que l'humanité, bien que, durant sa vie, il ne s'avise jamais peut-être de demander ce qu'est le monde, ce qu'est un corps, ou en quoi consistent la sensation, la pensée, la volonté. Que l'on creuse autour des fondements de la certitude jusqu'à les ébranler, que la nature, soit seule, soit unie à la raison, confond les pyrrhoniens. Le véritable *dogmatisme* commence par donner à la raison la nature pour fondement. Ainsi la raison ne confond pas le dogmatiste qui, guidé par elle, lui cherche un fondement solide. Quand la nature confond les pyrrhoniens, elle atteste le triomphe des dogmatistes, dont le principal argument contre le scepticisme absolu est la voix de la nature même.

La pensée de Pascal serait plus exacte en ces termes : « La nature confond les pyrrhoniens, et elle est nécessaire à la raison des dogmatistes. » L'antithèse serait moins brillante peut-être, mais plus vraie.

Nous devons ajouter, pour terminer ce que nous avons à dire du *dogmatisme*, qu'il se montre plus ou moins fidèle à son propre principe, qu'il sacrifie plus ou moins au scepticisme, et que ce sacrifice a lieu, tantôt aux dépens d'une faculté, tantôt d'une autre. De là les différents systèmes entre lesquels se partage la philosophie. Les uns ne veulent reconnaître que le témoignage de leurs sens et se défient de la raison et du raisonnement ; ce sont les philosophes empiriques ou les sensualistes. Les autres, au contraire, traitant d'illusions ce que nous savons, non-seulement par les sens, mais par l'expérience en général, n'admettent que des connaissances ou des idées *à priori* ; on leur a donné le nom d'*idéalistes*. D'autres encore, admettant à la fois la raison et l'expérience, ne comptent pour rien les leçons de l'histoire et les enseignements ou l'expérience de nos semblables ; c'est le défaut dans lequel est tombée l'école cartésienne. Enfin, une secte nouvelle, aujourd'hui déjà plongée dans l'oubli, s'était formée il y a quelque temps, qui, donnant au scepticisme gain de cause contre toutes nos facultés, ne laissait subsister d'autre moyen de connaissance ni d'autre critérium de la vérité que le témoignage de la majorité des hommes.

La logique cependant ne permet point que l'on divise ainsi notre intelligence, qui de sa nature est indivisible. Les principes, les idées de la raison interviennent nécessairement dans l'expérience, et même dans les perceptions des sens. Il est tout à fait évident que l'expérience est nécessaire pour servir de guide à la raison. Enfin la raison, quoique la même en général pour tous, n'arrive chez aucun à son complet développement ; car, dans notre faible nature, rien ne se développe qu'à la condition du travail et du temps. Nous sommes donc obligés de tenir compte de toutes nos facultés et de les développer les unes par les autres : c'est précisément ce que fait le *dogmatisme*.

Nous établirons toutefois une distinction entre le *dogmatisme* dans la science, dans les résultats obtenus à la suite de recherches de l'esprit, et ce que l'on pourrait appeler le *dogmatisme* dans la méthode. La méthode dogmatique est celle qui commence par l'affirmation pure et arbitraire, au lieu de commencer par l'observation et le doute. Elle est exclusive et entêtée, elle affectionne certains principes dont elle se croit dispensée de rendre compte, et se borne à en développer les conséquences, sans aucun égard pour l'expérience ni pour les faits. Telle est encore aujourd'hui la méthode que suivent ceux qui partent de la foi et qui travaillent à la défense d'un armement quelconque. Autant le *dogmatisme* est légitime dans les résultats de la science, autant il doit être proscrit de la méthode ; car ce n'est qu'en commençant par l'observation et en allant avec précaution des faits aux principes et au raisonnement, que l'on peut finir par la certitude, telle qu'il est donné à l'homme de l'atteindre. V. CERTITUDE.

— Méd. On donne le nom de *dogmatisme* à un ancien système médical, au moyen duquel on cherchait à connaître, par le raisonnement, les causes occultes des maladies, avant d'en entreprendre la guérison. Les médecins, dans l'antiquité, ne furent pas toujours d'accord sur la méthode à suivre dans le traitement des affections qui affligent l'humanité. Leurs dissidences donnèrent naissance à plusieurs sectes dont les théories et la pratique étaient plus ou moins opposées. L'école antagoniste de celle qui nous occupe était celle des *empiriques*, mot qui, dans cette acception, est loin de signifier cette classe de charlatans qui exploitent aujourd'hui l'ignorance du peuple. Tandis que les empiriques se bornaient à l'expérience, c'est-à-dire à l'application pure et simple des remèdes connus et éprouvés, les partisans du *dogmatisme*, sans négliger cette méthode, s'appliquaient à étudier les causes morbifiques, les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, de saison, de climat, etc., et, après s'être livrés à une réflexion approfondie sur toutes ces données, ils arrivaient par le raisonnement à déterminer le traitement convenable à la cure de la maladie. Cette méthode était désignée sous le nom d'*analogisme*, tandis que celle des empiriques, qui se bornait aux choses qui frappent les sens, s'appelait *épilogisme*. La méthode des médecins dogmatiques, qui reconnaissaient Hippocrate pour chef, eût été certainement la meilleure, si ceux qui la suivaient avaient su se maintenir dans de justes limites ; malheureusement, à force de vouloir remonter aux causes inconnues, ils se livrèrent aux écarts de leur imagination et à des divagations que les empiriques ne manquèrent pas de leur reprocher avec amertume. De là une polémique violente, qui fut soutenue, du côté des dogmatiques, par Diocles, Praxagoras, Chrysippe, Héraphile, Erasistrate, Asclépiade, Galien, etc. Celse nous a transmis de précieux documents sur ces deux sectes médicales, et c'est dans cet auteur que nous allons puiser nos meilleurs renseignements.

Les médecins, dit-il, qui professaient le système dogmatique soutenaient qu'il faillit se rendre compte, non-seulement des causes évidentes des maladies, mais encore des causes occultes, des fonctions naturelles et de la structure anatomique. Les causes occultes, pour ces médecins, n'étaient que les applications des connaissances physiologiques et anatomiques, qu'ils ne possédaient point à cette époque comme aujourd'hui. Les médecins dogmatiques croyaient qu'il est impossible d'appliquer un traitement efficace aux maladies dont on ignore l'origine, dont la cause morbifique est inconnue. Ils admettaient l'expérience ; mais ils voulaient qu'on y fût conduit par le raisonnement ; car, disaient-ils, les premiers hommes qui tentèrent de guérir les malades ne leur conseillèrent point indifféremment le premier remède qui leur vint à l'esprit ; ce ne fut probablement qu'après de mûres réflexions qu'ils proposèrent le traitement qui leur parut le plus convenable. Que le résultat ait ensuite confirmé ou démenti leurs prévisions, peu importe ; il n'en est pas moins vrai que c'est par ce raisonnement qu'ils ont été conduits. Il se montre d'ailleurs des maladies nouvelles sur lesquelles l'expérience n'a rien décidé, et on ne peut les traiter convenablement qu'en remontant à leur origine : sans une investigation primitive, quel est le médecin qui pourrait dire pourquoi il choisit un remède plutôt qu'un autre ? Il est donc nécessaire, pour les médecins, de remonter aux causes occultes. Quant aux causes évidentes, ce sont, pour les dogmatiques, celles que tout le monde peut reconnaître, comme le froid, le chaud, la pléthore, l'anémie, etc. Il fallait connaître aussi les actions naturelles, c'est-à-dire les phénomènes normaux de la respiration, de la circulation, de la digestion, de la nutrition ; pourquoi les artères ont un mouvement alternatif d'élévation et d'abaissement, etc. Sans cela, comment pourrait-il faire de nos jours. « Les causes, dit-il, qui maintiennent la santé et celles qui excitent la maladie sont tellement difficiles à saisir, que les plus savants médecins sont réduits à se former sur ce sujet que des conjectures, et celles-ci ne peuvent conduire à l'application de remèdes certains et efficaces ; c'est donc à l'expérience seule qu'on doit s'en rapporter dans le traitement des maladies. La contemplation des phénomènes de la nature et l'examen de leurs causes ne doivent pourtant pas être négligés ; cette recherche ne forme point le médecin, mais elle le dispose à pratiquer son art avec plus de succès... En médecine, il faut raisonner souvent, soit pour découvrir les causes cachées des maladies, soit pour se rendre compte des actions naturelles des organes. Si, d'un côté, le raisonnement est purement conjectural, il est aussi des occasions où l'expérience elle-même fait défaut... Lorsqu'on a affaire à une maladie inconnue, ayant beaucoup de similitude avec d'autres affections analogues, le raisonnement devient indispensable pour établir une distinction sur laquelle repose nécessairement le choix des moyens curatifs. »

Ainsi, d'après Celse et d'après tous les principes de la science moderne, l'expérience et le raisonnement doivent toujours se prêter un mutuel appui, et nul médecin n'obtiendra de succès dans la pratique de son art, si à l'expérience il ne joint les efforts d'un jugement solide. C'est ce que fait très-bien comprendre Cabanis. « La querelle des dogmatiques et des empiriques, dit cet illustre médecin, n'était qu'une vaine dispute de mots. Les uns, il est vrai, se conduisaient d'après des règles et des axiomes ; ils fouillaient dans des causes prochaines ou éloignées ; les autres s'en rapportaient uniquement à l'expérience et rejetaient toute hypothèse comme corruptrice de l'observation. Mais les empiriques raisonnaient l'expérience, et les dogmatiques expérimentaient, si l'on peut ainsi dire, le raisonnement... Le classificateur dogmatique et l'empirique philosophe, quand ils ont également du talent, ne suivent pas des routes si différentes qu'on pourrait le croire. La nature les guide l'un et l'autre comme par la main. »

Pour nous résumer, nous dirons que le *dogmatisme* présente l'immense avantage d'avoir amené les bons observateurs à généraliser les résultats de l'expérience pour en formuler des lois ; à placer les connaissances de la physiologie, de l'anatomie descriptive, générale et pathologique, au nombre de celles qui doivent constituer les véritables fondements de la science médicale ; à prendre en considération le caractère des causes appréciables et la nature connue des maladies, lorsqu'il s'agit de préciser les indications thérapeutiques. Mais il offre, en même temps, l'inconvénient très-fâcheux d'avoir exposé les esprits à s'égarer dans la recherche des causes occultes, d'avoir souvent admis *à priori* des principes contraires aux données de l'observation et de l'expérience, que l'on faisait plier sous les caprices de ces théories prématurées ; d'avoir enfin, par ces dangereux procédés, ouvert le domaine médical à l'invasion des hypothèses les plus futiles et les plus imaginaires.

DOGMATISTE adj. (do-gma-ti-ste — rad. *dogmatisme*). Qui a rapport au dogmatisme : *Les opinions* DOGMATISTES. *Les philosophes* DOGMATISTES.

— s. m. Philosophe dogmatiste : *L'unique fort des* DOGMATISTES, *c'est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement on ne peut douter des principes naturels.* (Pasc.) *La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les* DOGMATISTES. (Pasc.) *On citerait de Charron quantité de beaux et judicieux passages pour la tolérance et contre les* DOGMATISTES *opiniâtres, qui veulent donner la loi au monde.* (Ste-Beuve.)

DOGME s. m. (do-gme — gr. *dogma*; de *dokeô*, j'enseigne). Croyance religieuse ou philosophique enseignée avec autorité et donnée comme étant d'une certitude absolue : *Faudra-t-il, par des bienséances du monde, laisser ces nouveaux* DOGMES *glisser sous l'herbe?* (Boss.) *Ce n'est pas assez pour une religion d'établir un* DOGME, *il faut encore qu'elle le dirige.* (Montesq.) *Le* DOGME *d'une vie future nous empêche d'être heureux dans celle-ci.* (Helvét.) *Ce serait un détail bien flétrissant pour la fausse philosophie que l'exposition des* DOGMES *impies et des maximes pernicieuses de ses diverses sectes.* (J.-J. Rouss.) *Le* DOGME *de la fatalité est le fondement de toute la morale et de toute la poétique ancienne.* (Grimm.) *Le purgatoire est le* DOGME *du bon sens.* (J. de Maistre.) *Dans la guine d'un* DOGME *usé, la négation sérieuse tient d'abord lieu de foi.* (Jouffroy.) *La production du monde est un* DOGME *qui précède logiquement le* DOGME *de l'existence de Dieu.* (Lacord.) *Un Turc professe le* DOGME *de la fatalité, et détourne sa tête du cimeterre qui va le frapper.* (Mme Guizot.) *Un* DOGME *s'impose à nous sans nous consulter.* (Nisard.) *Le* DOGME, *dans la religion, ne sert qu'à éteindre la charité.* (Proudh.) *La politique russe a su faire de l'obéissance un* DOGME. (De Custine.) *Le* DOGME *de la Providence et l'usage des cérémonies propitiatoires impliquent la croyance à la vie future.* (J. Simon.) *Il n'y a pas de* DOGME *si absurde qui n'ait été admis par des hommes doués en toute autre chose d'une grande finesse d'esprit.* (Renan.) *La science, pour être indépendante, a besoin de n'être gênée par aucun* DOGME. (Renan.) *Le* DOGME *est une vérité que Dieu a révélée et que nous sommes obligés de croire.* (Laboulaye.) *Désormais le* DOGME *ne peut être autre chose que la science elle-même.* (Ch. Fauvety.) *Le célibat des prêtres n'est pas une question de* DOGME, *mais de pure discipline.* (Guéroult.)

Fuyez surtout ces esprits téméraires,
Ces écumeurs de *dogmes* arbitraires.
J.-B. ROUSSEAU.

— Ensemble des croyances d'une religion : *Le* DOGME *catholique proscrit toute espèce de révolte, sans distinction.* (J. de Maistre.) *La mythologie a péri, comme a péri le* DOGME *prien.* (H. Rignult.) *L'unité dans le* DOGME *n'est qu'une ambition fatale aux progrès du genre humain.* (A. Martin.) *Le* DOGME *chrétien n'est pas plutôt exprimé, qu'il détermine la voie.* (Vinet.)

— Par ext. Opinion, doctrine quelconque donnée comme jouissant d'une certitude absolue : *Des* DOGMES *politiques, littéraires, scientifiques.*

— Précepte, prescription :

Là, sans s'assujettir aux *dogmes* de Boussaïa,
Tout ce qu'on boit est bon. . . . . .
BOILEAU.

. . . D'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un *dogme* exprès, défend à tous les sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
MOLIÈRE.

‖ Inusité.

— **Encycl.** En termes généraux, on appelle *dogme* un système arrêté de croyances positives. Si les vérités enseignées dans ce système sont soumises au jugement de la raison, le *dogme* est purement philosophique et exclut toute idée de contrainte. Si, au contraire, la croyance en est imposée au nom d'une autorité qui se dit supérieure à la raison humaine, le *dogme* devient religieux et obligatoire. Dans un sens plus particulier, on distingue le *dogme* de la morale, qu'on en fait découler par des conséquences plus ou moins nécessaires, et cette distinction, empruntée à